

Réflexion autour du mourir et de l'importance des rites funéraires aujourd'hui

A reflection about dying and the significance of funeral rites today

Reflexión sobre el morir y la importancia de los ritos funerarios contemporáneos

Yvonne Preiswerk

Numéro 23 (63), printemps 1990

Vieillir et mourir. À la recherche de significations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Une extrême complexité de sentiments entoure le mourir aujourd'hui. D'une part, on refuse la mort, on l'écarte, on la cache; elle est devenue non-sens. Pourtant, chacun de nous se sait « en sursis de vie » dans une société qui a dépossédé l'homme de sa mort, mais a donné en revanche une visibilité renouvelée à la mort, à celle de l'autre. Tandis que science et technique ont créé l'illusion de l'impossible éternité, la mort relève désormais de gestionnaires qui achèvent de la désocialiser. Mais en même temps, il semble bien que de nouveaux rites émergent pour la resocialiser.

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Preiswerk, Y. (1990). Réflexion autour du mourir et de l'importance des rites funéraires aujourd'hui. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (23), 121–127.
<https://doi.org/10.7202/1034000ar>

Réflexion autour du mourir et de l'importance des rites funéraires aujourd'hui

Y. Preiswerk

Le regard que l'on porte aujourd'hui sur la mort détermine, à notre avis, la manière dont on peut envisager affronter le vieillir et la mort. Pour chacun d'entre nous, quelles que soient nos croyances, l'épreuve du mourir et de la mort est difficile à vivre. Perdre un être cher, ou se trouver au seuil de la vie soi-même, relève d'une sorte de « scandale » auquel on ne s'habitue jamais. On ne peut vivre l'expérience de l'arrachement, de la rupture, sans connaître colère, inquiétude, angoisse et tristesse. De ce fait, une extrême complexité de sentiments entoure le mourir aujourd'hui. D'une part on refuse la mort, on l'écarte, on la cache comme si elle n'existait pas, on la dit contraire à la vie, laide et absurde, de trop ; elle n'a plus de sens ; elle est

devenue non-sens, donc fondamentalement problématique et de l'ordre du mystère. Elle est désordre et fait désordre ! On en oublierait qu'on doit mourir un jour ! Pourtant chacun de nous se sait en « sursis de vie ». Dans notre société où l'on résout presque tout, la mort défie tout savoir et tout pouvoir. Et comme on ne sait plus très bien que faire, il ne nous reste qu'à l'humaniser, à la médicaliser, à l'appivoiser, à combler artificiellement les vides qu'elle laisse et à nous étourdir dans les si nombreuses pratiques sportives, de santé et de conservation.

Quotidiennement, la mort, violente, excessive, à travers les images les plus atroces, se profile par la voie médiatique jusque dans nos salons ; victimes de guerres, violences raciales, fa-

mines, actes terroristes ou enfant mourant à l'écran, aux yeux de tous, dans les boues d'une catastrophe naturelle nous émeuvent bientôt moins qu'un suicide collectif de baleines. Ces morts ne nous coupent même pas l'appétit à l'heure du déjeuner. Car la mort reste tenue à distance par l'effet de l'image, évidée de sa réalité et de son symbolisme ; dans une sorte de mise en scène, nous sommes laissés à l'abri de la profondeur des drames. L'écran TV fait écran à la mort. Notre société « civilisée », rationnelle, feutrée, technicienne, nous donne tous les moyens de la faire « oublier » : en la montrant sans cesse dans sa distance, en s'appliquant à la banaliser, elle l'évacue de notre proximité, la tait, gomme ses signes extérieurs et

122

ne lui laisse finalement ni de temps, ni d'espace. Ainsi, on a fini par croire qu'elle n'arrivait qu'aux autres.

Et puis nos institutions, l'Église, l'hôpital, répondent mal à ce que nous attendons d'elles. On se demande où est aujourd'hui la réponse de l'Église à ces questionnements profonds de l'être. Il y a comme un sommeil « mortuaire » du croyant. Nous n'entendons plus ou presque plus le témoignage chrétien, tant catholique que protestant d'ailleurs. Il y a là un silence qui augmente notre angoisse. Il y aurait comme un rêve collectif d'immortalité, une prétention absolue de durer pour l'éternité. Si, hier, aller de vie à trépas donnait une réponse, on est aujourd'hui face au vide et à la perte. Du côté de l'hôpital, lieu symbolique du déni de mort, de l'hymne à la vie, du prolongement jusqu'aux confins des possibles, la mort est échec ; elle est celle qu'on veut éviter, celle contre laquelle on lutte. Elle est anachronique dans le système médical et difficile à accepter. En cas d'échec, de mort, la médecine dit avoir tout essayé. Il est d'ailleurs intéressant de constater à quel point les institutions hospitalières modernes sont peu organisées pour affronter la mort : peu de personnel préparé à cela, peu ou pas de chambres ou de chapelles mortuaires, des circuits rocambolesques que doivent emprunter

des lits transportant un mort jusqu'aux chambres froides, sans parler de l'extrême urgence qu'il y a à évacuer et à libérer une chambre avant même que la famille ait eu le temps de venir se recueillir un instant dans l'environnement plus familial d'une chambre d'hôpital. Aujourd'hui l'hôpital nous rend les mourants et les cadavres ; il les rend à la société qui va les médicaliser ailleurs, dans des institutions spécialisées, admirables, qui vont aider à gérer ces extrêmes difficultés du mourir individuel et collectif. Les unités de soins palliatifs et les institutions qui permettent un accompagnement de fin de vie naissent partout en cette fin de siècle. C'est vrai qu'elles répondent à ce mal-vivre collectif et individuel de la mort. C'est vrai aussi qu'en contrôlant la douleur physique parfois si violente dans le passé, on a rendu de la dignité à l'homme mais on a aussi permis que naisse cette autre douleur lucide et silencieuse de la solitude de l'être écarté des siens et de la société avide de vie et d'agitation. Pour toutes ces raisons, l'individu angoissé sollicite le groupe pour répondre à son inquiétude, et c'est peut-être dans cette forme de gérer la mort de l'« autre » que l'on peut, plus sereinement, penser à la mort en général et pressentir ce qu'il adviendra possiblement de nous dans cette dernière étape de notre vie individuelle et sociale.

Ce sont ces questionnements fondamentaux qui nous ont poussés à nous interroger sur ce malaise contemporain : comment, à travers les mentalités et les pratiques actuelles, citadines, affronte-t-on individuellement et socialement les solitudes, les angoisses et les désarrois de la disparition, de l'absence et de la finitude ?

Derrière cet apparent silence de pratiques et de convivialités, il s'agit pour nous de lire toute

l'épaisseur du tissu social : la mise en mouvement du geste et de la parole, du rire et des pleurs, du drame et de l'apaisement, du contrôle de soi, de la dignité, de l'indifférence feinte, des théâtralisations ou des émotions rentrées qui caractérisent aujourd'hui nos comportements. On ne pleure plus que chez soi, à l'ombre des portes closes et des cercles familiaux, mais la peine, aurait-elle changé de nature ? Si la prise en charge sociale de la mort est passée de la collectivité à la sphère privée, du code connu par tous aux nouveaux praticiens, nous devons constater que la culture urbaine se donne, au travers des multiples interrogations sur la mort, les moyens d'y faire face autrement. Sachons ne pas ignorer ces nouvelles créations et ces autres formes d'expression qui assurent, à leur tour, une réponse à la fondamentale question existentielle de l'homme.

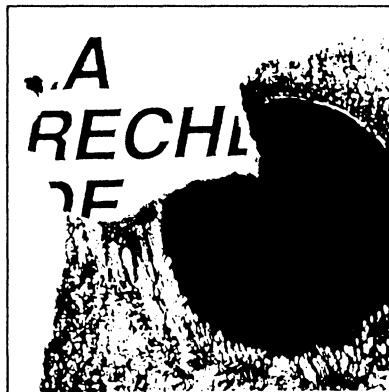
Autrefois et ailleurs on tentait, par des pratiques collectives parfois complexes, de se familiariser avec la mort. Les rituels mortuaires ou de fin de vie permettaient aussi de l'exorciser. Et même si toute mort était douloureuse, il y avait là une prise en charge collective, avec ses normes et ses contraintes, qui semblait apaiser le deuil.

Ainsi, les rites funéraires répondent en quelque sorte à notre questionnement parce que plus profondément ils répondent, et ont répondu de tout temps, à l'impérative nécessité de conclure sur la fin de la vie. Les gestes et les paroles, le savoir et le faire, les comportements, le respect de certains codes sociaux nous enseignent à affronter la mort et nous aident à gérer l'absence. La mort de l'autre nous renseigne sur notre propre mort, nous l'avons dit. Mais là, il y a ambiguïté. Il y a la mort, la mienne, la vôtre, celle de ceux que l'on côtoie et il y a la

mort, celle des autres, ces inconnus, là-bas, ailleurs.

La civilisation technique et marchande contemporaine, la société post-industrielle, dirions-nous, a dépossédé l'homme de sa mort mais a donné, en revanche, une visibilité renouvelée à la mort, à celle de l'autre. Érigée en événement-spectacle, théâtralisée pour que soit mieux marquée la distance qu'on veut lui faire prendre, cette mort-là est accessible à tous : décès de vedettes, d'hommes politiques, de sportifs connus dont les « nouveaux prêtres » que sont les médias visuels commentent les cérémonies électroniques dans les moindres détails, décrivant geste par geste les familles effondrées à qui sont prêtés toutes sortes de sentiments. Pour la circonstance, on leur reconstruit une vie publique et privée, bricolée à partir d'images d'archives mais aussi d'albums familiaux, de photographies. L'écran fait écran ! On l'a dit. La mort est celle des autres et pour les autres ; et malgré notre fragilité à son égard, ainsi présentée, elle nous rassure sur nous-mêmes dans notre confort quotidien parce qu'elle est d'autant plus lointaine.

La mort est « à la mode », pourrait-on dire. Il n'y a jamais eu autant d'écrits, d'études, de colloques à son sujet. Cette surconsommation de la mort visible, vécue, pensée, analysée, exprime notre malaise profond mais en même temps nous immunise en quelque sorte contre notre propre mort, individuellement et collectivement. Pourtant, ne pouvant y échapper, il faut bien faire avec cette ombre qui devient une réalité exceptionnelle dans certaines circonstances de nos existences.



Le mourir reste avant tout un acte social

Quittons un instant le plan individuel et revenons à la société. L'ambiguïté et l'ambivalence de nos « états d'âme » actuels s'enracinent dans des profondeurs autrement tourmentées face à la finitude de la vie. Si les hommes et les sociétés se sont, de tout temps, donné les moyens de s'accommoder de l'irrémediable fin, il n'en va guère différemment aujourd'hui. Soigner et soulager, même dans les meilleures conditions, ne suffit pas à résoudre l'existentielle question sur la mort et la manière d'y faire face, malgré la qualité des accompagnements professionnels d'ordre médical, psychologique, affectif, religieux, des centres de soins palliatifs, entre autres. On ne pourra pas oublier ou éviter indéfiniment cette question de fond en usant de mille ruses pour détourner l'attention de la mort elle-même en privilégiant les techniques qui la rendent supportable. Ce sont là des nécessités, mais ce sont aussi des stratégies d'évitement, des baumes anesthésiants — utiles certes — qui ne doivent pas nous cacher un malaise plus profond, ce malaise qui rend la mort de plus en plus difficile à vivre, parce que de plus en plus individuelle !

Les hommes sont les seuls à se préoccuper de la mort et à savoir qu'ils mourront, contrairement aux animaux. Mais ils ne

sont pas faits pour mourir seuls. En tant que membres d'une famille, d'un groupe, d'une communauté, ils font partie d'un corps social dont la mort entame la cohésion. Autant qu'individuel, le mourir est donc un acte social. Mourir implique le groupe, la société tout entière. Il nous faut dès lors nous interroger sur les mentalités, les résonances, les pratiques, les rites qui l'entourent. C'est donc d'un besoin « social » de l'être qu'il s'agit et le besoin social varie largement selon les cultures, les contextes socio-culturels et les moments historiques.

Les sociétés de chez nous se sont beaucoup transformées en un demi-siècle. La diversification, l'industrialisation, l'urbanisation, la mouvance géographique des populations, entre autres, ont peu à peu modifié les structures sociales, ont fait éclater les valeurs traditionnelles et ont changé les mentalités, notamment en ce qui concerne à la mort. Si l'on devait utiliser une image familière, on pourrait dire que *la mort « est sortie du village »* et que *le mort a déménagé de la maison vers l'hôpital*.

Ainsi, la vue de nos mourants ou de nos morts, de ceux que nous connaissons, fait de moins en moins partie de notre vie. Nous ne voyons pratiquement plus de cadavres. On pourrait même dire d'ailleurs qu'on nous recommande de ne plus voir « nos morts », qui « risquent » de choquer nos sensibilités. Les stricts horaires des centres funéraires compliquent encore nos sentiments confondus. Il devient presque facile d'oublier l'existence matérielle de la mort. D'autres prennent le soin de la gérer. Ainsi, à force qu'on la taise physiquement, lorsqu'elle arrive elle surprend, elle fait peur à chacun d'entre nous, tellement elle est devenue peu familière. On ne sait plus très bien que faire. Souvent on ne s'est même pas



Les rites de la mort dans la société traditionnelle

Les rites mortuaires étaient un ensemble d'actions déterminées culturellement, assez strictement codifiées, dont la signification symbolique et la pratique s'enracinaient dans la tradition. Le rite permettait de passer d'un cycle de vie à un autre, d'un statut social à un autre. Les gestes et les mots qui s'actualisaient au moment de la mort ne variaient que très peu d'une cérémonie à l'autre. Les manifestations ainsi ritualisées permettaient de gérer ce moment en suspens — entre l'état ancien et l'état nouveau —, qui se décomposait en trois « moments » : le moment de la séparation ; l'état intermédiaire, l'attente ; la prise en compte de ce nouveau statut, en l'occurrence l'intégration dans le « monde des morts ». Afin d'éclairer quelque peu les étapes du rituel mortuaire, voyons d'abord comment il se pratiquait il n'y a pas si longtemps dans notre pays (la Suisse), dans la société rurale, hors des quelques grands centres urbains.

Le rituel funéraire et le repas d'enterrement étaient sans doute la manifestation sociale la plus complète de toutes les sociabilités puisqu'elle touchait au fondement même de l'homme social, de la vie et de la mort (voir Preiswerk, 1983). Dans les sociétés traditionnelles, l'expérience de la mort se fondait ainsi sur une connais-

sance commune que les hommes avaient acquise, d'abord à travers le discours des institutions (du prêtre et de la religion), puis par la tradition, cette connaissance du monde transmise par les ancêtres. À ce savoir ancestral s'ajoutait l'expérience individuelle. C'est donc autour d'un même code qu'on parlait de la mort et qu'on nouait des pratiques connues et sues de tous. Toute dérogation devenait simplement impensable. Il y avait une manière de gérer collectivement ce temps qui va de l'agonie à la tombe et elle ne laissait jamais planer le doute sur ce qu'il y avait à faire, apaisant ainsi l'angoisse. Il n'y avait pas de mort solitaire ; elle était ici communautaire et chacun participait du malheur de l'autre.

Ainsi, dès la mort, un certain nombre d'éléments et de gestes étaient automatiquement mis en oeuvre. Pour commencer, on sonnait le glas. Et déjà ce son de cloche transmettait la nouvelle de famille en famille selon un message précis (le nombre de coups variait avec le sexe et l'âge du mort). Quelqu'un allait immédiatement prévenir les autorités, le curé, le pasteur ou le président. On appelait aussi le menuisier si le cercueil n'avait pas été fait à l'avance comme il était coutume dans certaines régions. Une autre personne faisait le tour des ménages, familles, amis, voisins pour annoncer la nouvelle et en même temps les inviter à l'enterrement. Pendant ce temps, dans la maison, on préparait la veillée alors qu'un voisin se chargeait éventuellement de prendre soin du bétail ou des travaux à terminer. Quelqu'un habillait le mort et l'installait, dans la cuisine ou dans une pièce, sur une table ou des tréteaux de fortune, à la vue de tous. Car dorénavant et pour quelques heures, ce mort allait être l'acteur principal d'une mise en scène bien réglée. Jusqu'au jour de l'enterre-

préoccupé des « dispositions à prendre » pour l'héritage et les obsèques. La mort sociale et apprivoisée d'autrefois, à laquelle on osait penser, s'oppose aujourd'hui à une mort effrayante dont on n'ose même plus dire le nom. La mort, affaire de tous dans les communautés villageoises, a fait place à la mort privatisée, individualisée, presque invisible des centres urbains.

Il n'est pas question de dire ici qu'il y aurait eu « une bonne mort » autrefois, contrastant avec une « mauvaise mort » aujourd'hui. Au cours des processus de civilisation, les problèmes humains se sont modifiés parallèlement aux changements socio-économiques, ceux d'hier n'étant certes pas adaptables à ceux de notre époque. Il en va de même pour le langage, les gestes, l'expression des émotions et les pratiques. Il en va de même aussi pour les rites mortuaires qui, autant hier qu'aujourd'hui, doivent répondre aux nécessités sociales des communautés et des groupes. Mais quels sont-ils ces rites mortuaires d'hier, quels sont ceux que l'on peut reconnaître aujourd'hui et en quoi nous sont-ils si nécessaires ?

ment, il était veillé jour et nuit, n'étant jamais laissé seul. Tout le village, tous les membres de la famille venaient rendre un dernier hommage au défunt et il était d'usage d'offrir à boire pour la circonstance. Parfois on trinquait même avec le mort. On s'attardait, on causait de lui longuement, de sa vie ; on se racontait des histoires, des histoires de morts, de cadavres et de revenants, et bien souvent, l'alcool aidant, on parlait fort, on riait entre deux accès de larmes. La présence et la proximité du cadavre, la familiarité qui se tissait dans ces moments-là, créaient cette ambivalence fondamentale : on gardait et on regardait ce cadavre. On le touchait. On l'admirait et on le craignait à la fois parce que ce mort était en même temps cet individu connu, proche et en même temps ce nouvel être investi d'un statut particulier. Il rejoignait lentement la cohorte des ancêtres et entrait dans cet autre monde, le monde des morts. Les éléments du deuil se mettaient peu à peu en place.

Le jour de l'enterrement, on mettait en bière. Dans cette même proximité du cadavre, il fallait parfois le coincer dans le caisson, l'arranger une dernière fois dans ses habits « du dimanche » étriqués ou dans les robes de mariage défraîchies. Le cortège quittait la maison, rassemblant sur son chemin tout ceux qui venaient à la cérémonie religieuse. Le convoi funèbre était une manière de se faire voir et d'être vu. Il était le lieu, tout comme la cérémonie à l'église, de l'expression de la douleur, des pleurs et des cris. Cette nécessité d'être vu, de participer était primordiale dans une société où l'événement est assumé par la communauté. Les querelles personnelles ou de famille s'exprimaient ici visiblement, soit par une réconciliante présence soit par une absence délibérée et remarquée. Après les cérémonies

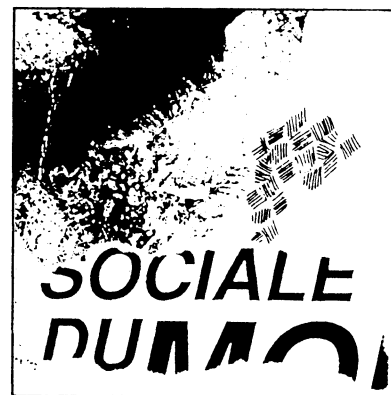
religieuse et du cimetière, après les honneurs, venait le moment du repas d'enterrement ou de la collation. Sous des noms et des pratiques différents, il s'agissait là d'une sorte d'apothéose de la vie communautaire autour de la vie et de la mort. La manifestation d'une part accomplissait le cycle du rituel mortuaire et le bouclait. D'autre part, elle rassemblait une dernière fois la communauté autour du mort, scellant ce lien entre les vivants eux-mêmes et les vivants et les morts par des nourritures partagées. On y buvait et on y mangeait souvent avec excès jusqu'aux rires et à la fête. Dans cette société rurale où vivre signifiait travailler, perdre du temps était chose rare et l'occasion du repas funéraire créait cette rupture obligée dans le quotidien à laquelle on assistait malgré soi, parce qu'il était impossible de faire autrement.

La mort étant assumée ici collectivement, c'était aussi une manière d'exorciser l'angoisse et de remodeler la cohésion sociale en expulsant le mort et en se regroupant hors de lui. Les pratiques s'étaient accomplies naturellement selon un rituel socialement confirmé. Largement entamé et ritualisé, le deuil pouvait dès lors commencer sa longue oeuvre réparatrice. On portait le deuil, autre signe visible de reconnaissance sociale, pendant un an au moins.

On imagine volontiers les contraintes et les violences qu'imposait un rituel aussi rigide et codifié. Et on entend encore bien nos vieux signifier la pesanteur de cette prise en charge collective. Il n'y a pas lieu de l'ériger en harmonieuse affirmation de l'entente sociale où tout peut se résoudre collectivement sans heurts et sans chagrins. On a mille fois entendu dire « heureusement que c'est fini ». Il est toutefois vrai que les gens se donnaient ainsi

les moyens d'assumer collectivement le mourir.

Ce rituel trop sommairement décrit et amputé de ses si riches détails devrait pourtant nous permettre de saisir plus profondément l'importance qu'il tient dans l'événement mortuaire, face à la mort et au deuil. Si hier le poids social était parfois insupportablement contraignant, on pourrait dire qu'aujourd'hui il est presque passé à l'autre extrême : on tente d'anesthésier le mourir pour dé-ranger le moins possible.



Le mourir aujourd'hui

Aujourd'hui, la science et la technique ont reculé les limites de la mort jusqu'aux ultimes retranchements du souffle vital. En même temps, elles ont créé l'illusion de l'impossible éternité. Pas étonnant dès lors qu'on soit surpris et qu'elle fasse peur.

Il est inutile d'énoncer ici nos rituels citadins contemporains. Chacun de nous sait de quoi il retourne. Ou plutôt personne ne sachant que faire nous nous adressons aux gestionnaires de la mort.

Et ces nouveaux gestionnaires, ces nouveaux détenteurs du savoir ritualisé sont les pompes funèbres à qui nous avons délégué la mise en oeuvre de toutes les pratiques mortuaires et qui détiennent aujourd'hui le code. Ce sont les entrepreneurs du funéraire qui savent ce qu'il faut faire, ce sont eux qui s'acquittent de

126

toutes les démarches, qui orientent, qui conseillent. Il faut être clair. Nous sommes responsables de cette délégation. Nous leur avons donné le mandat de nos manquements. Il n'y a ici pas l'ombre d'un reproche à leur endroit. Le plus souvent ils font leur travail avec discrétion et savoir-faire et après tout ils ne cachent à aucun moment leurs ambitions commerciales. Ils ne sont pas entreprise de charité et s'ils essaient si souvent l'agressivité des contractants, c'est peut-être bien qu'ils nous ont remplacés dans les fonctions les plus essentielles que nous devons au mort.

Notre société a « perdu » une part de son sens communautaire et a « gagné » en individualisme. Les temps changent, les sociétés et leurs pratiques aussi. D'aucuns crieront à la perte de sens et se lamenteront sur le « vide » social qui habite et caractérise aujourd'hui nos comportements et nos mentalités citadins. D'autres s'interrogeront sur la naissance de si nombreuses mesures provisoires, « palliatives », qui laissent présager une crise. On devra bien en débattre un jour.

Pourtant, pour l'instant, une question se pose à nous de manière très aiguë : les changements de nos pratiques et de nos rituels modernes ou tout au moins leurs nouvelles expressions nous permettent-ils d'affronter sereinement notre mort et celle de nos

proches sans tomber dans les travers pathologiques du deuil mal fait ou mal vécu ?

Il est vrai qu'autour de la mort nos sociétés occidentales ont des soubresauts cyniques qui déshumanisent singulièrement nos existences. Prenons avec désinvolture quelques exemples de notre rationalisme actuel :

— Les avis mortuaires de nos quotidiens nous informent de plus en plus que telle ou telle personne a été ensevelie deux jours plus tôt dans l'intimité.

— Ailleurs on prie de ne pas faire de visites, de ne pas se manifester, de ne pas envoyer de fleurs... de ne pas déranger, en quelque sorte !

— On fabrique aussi dorénavant des cercueils en carton biodégradable, pliables qui sont fort peu coûteux.

— L'émigration du malade vers les unités spécialisées et du mort vers le centre funéraire signe bien son arrêt de cité dans nos maisons et nos appartements où, même souhaitée, la veillée entraverait le silence nocturne du règlement d'immeuble.

— On enterre par téléphone !

— On va voir son mort aux « heures de bureau » et ni le samedi, ni le dimanche selon les centres funéraires.

— On ne fait plus de cortège funèbre dans la ville pour ne pas entraver la circulation.

— Et puis, rationalité oblige ! Il n'y a pas trop de temps à perdre pour la mort ; les contrats de travail ne laissent que quelques heures aux familles pour enterrer les leurs.

— Ailleurs on discute d'espace pour le mort puisque en lieu et place des cimetières on pourrait gagner, comme cela a été dit en Angleterre, 700 terrains de football grâce à la crémation.

— Une maison allemande propose même de débarrasser les familles de leurs morts et qu'on n'en parle plus :

De plus en plus d'Allemands souhaitent trouver le repos éternel dans l'anonymat le plus complet. Sans la moindre cérémonie. Ni pierre tombale, ni épitaphe, ni plaque portant le nom du défunt. Rien. Pour respecter ses dernières volontés, la famille choisit le cercueil le meilleur marché et fait don de l'économie aux bonnes œuvres (article paru dans la revue suisse *Femina*, été 1987).

On vous le disait : l'humain à la poubelle ! L'enterrement n'est plus qu'un processus d'élimination des déchets.

On pourrait allonger indéfiniment la liste de nos manquements, de nos égarements, de nos urgences à vivre. Cela veut-il dire pour autant qu'il y a perte des rites de mort ? Cela veut-il dire qu'à force de l'évacuer, on a transformé le mort en fantôme et qu'il ne hante même plus les marges du sens de notre finitude ? Les temps ont changé, avons-nous dit. Et il semble bien que notre lecture des mentalités ne s'est pas tout à fait adaptée aux transformations. N'y a-t-il pas à décoder les nouvelles pratiques ? Par exemple :

— On ne s'est jamais autant occupé des cimetières et des parcs funéraires qu'aujourd'hui.

— La Toussaint est devenue, par delà les confessions, la journée du souvenir et les statistiques (françaises) disent que 75 % des gens vont au cimetière ce jour-là.

— Jamais il n'a été dépensé autant d'argent pour les cercueils, pour les fleurs, pour les avis mortuaires, qui dépassent en nombre et en grandeur les pages des petites annonces. Dans les cantons catholiques suisses on voit renaître en cascade dans la presse les photos mortuaires qui autrefois se suspendaient « dans la chambre ».

— Les cortèges de motards pétaradants, les sportifs de tous genres, accompagnant le « coluche » du groupe à sa dernière demeure.

— La médiatisation outrancière de l'enterrement de telle personnalité politique, princesse ou autre vedette se mesure aux files d'attente

pour un dernier hommage, au déploiement de fastes et au chagrin partagé.

— Lorsque, en janvier 1986, la fusée Challenger s'est désintégrée quelques secondes après son décollage à Cap Canaveral, incinérant sept membres d'équipage, la télévision a retransmis et répété la scène des centaines de fois à des millions de spectateurs, le rite sacrificiel des hommes à la technique. N'était-ce pas là un enterrement extra-ordinaire. Et quelle dépense somptuaire (voir à ce sujet Serre, 1987) !

— Et puis les hôpitaux ne nous obligent-ils pas à une nouvelle réflexion sur les rites aujourd'hui ? À pénétrer dans une salle de réanimation, véritable sanctuaire, où le malade est un mort en sursis, encore vivant, ne suit-on pas, à l'envers, une autre forme de rituel médiatisé par le corps soignant, qui nous fait penser à une veillée mortuaire, avec ses visites tout aussi silencieuses, ritualisées et codifiées ?

Force est de reconnaître qu'il y a marginalisation du cadavre, qu'il y a mal-être à affronter la mort en face, qu'elle fait d'autant plus peur qu'on la cache, qu'on la tait. Peut-être est-ce aussi pour cela qu'on a le sentiment de la frôler si souvent, que certains trouvent un malin plaisir à vivre avec des risques, à flirter avec elle comme par provocation... Si proche et si lointaine, elle ne finit pas de nous tourmenter jusque dans les replis de notre quotidien. Mais dire qu'on la délaisse, qu'aucune manifestation ne l'exprime aujourd'hui, dire qu'il n'y a plus de rites mortuaires serait sans conteste nier la créativité nouvelle possible autour d'un besoin existentiel de l'homme et des hommes.

Qu'en est-il du fondement anthropologique qui devrait répondre à notre quête de sens ? Le spectaculaire fait écran. Il n'est pas sûr que dans ces distances et dans

ces marginalisations nous trouvions les réponses aux inquiétudes et aux peurs profondes de l'homme. Pour vivre, il nous faudra bien repenser notre mort, la regarder en face et lui redonner un statut qu'il faudra peut-être réinventer en cette fin de XX^e siècle.

Yvonne Preiswerk
Institut universitaire d'études du
développement
Genève

Bibliographie

- PREISWERK, Yvonne. 1983. *Le Repas de la mort. Catholiques et protestants aux enterrements. Visages de la culture populaire en Anniviers et aux Ormonts*. Préfacé par G. Balandier. Sierre, Suisse, Éditions Mémoire vivante.
- SERRE, Michel. 1987. *Statues*. Éd. Bou-rin.